

fians et même les plus malfaisants. Il y eut un temps, pas encore très éloigné, où les orateurs politiques chrétiens, protestants comme catholiques, aimaient à nourrir leurs discours de citations de l'Évangile. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les recueils de harangues des grands hommes d'État de la république américaine et de l'Angleterre, comme les Webster, les Lincoln et les Gladstone. L'opinion publique y gagnait en lumière, en droiture et en force. Aujourd'hui, quel est l'homme public, même dans notre catholique province de Québec, qui cite, dans ses discours, une seule parole des Évangiles ? On a l'air de croire que ces citations sont exclusivement réservées à la chaire, comme si l'on ne devait parler de Jésus-Christ et de sa doctrine que dans l'église, comme si la grande parole du Maître *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* ne devait avoir aucun retentissement hors des temples, comme si enfin une fois sorti de l'Église, l'on ne devait plus se préoccuper des enseignements du Sauveur des hommes.

Et, pourtant, les quatre Évangiles disent le dernier mot sur tous les problèmes fondamentaux dont la solution intéresse les hommes et les nations. Ils contiennent le récit des plus grands miracles de Jésus-Christ. Leur conservation intégrale depuis l'an 40 ou l'an 60 jusqu'à l'année 1919 est elle-même un miracle. Montrez-moi un ouvrage qui raconte des faits aussi merveilleux dans un langage aussi simple et qui ait été copié et recopié, pendant deux mille ans, dans toutes les langues et dans tous les dialectes du monde avec seulement quelques variantes insignifiantes, comme l'ont été les quatre Évangiles. Où trouver un autre livre d'histoire dont l'auteur s'efface aussi complètement devant la vérité objective des faits ? "Est-ce que l'homme est quelque part dans l'Évangile ? se demande Mgr de Salinis, dans son bel ouvrage *La divinité de l'Eglise*. Cherchez-le, vous ne le trouverez pas. Pas la trace la plus imperceptible de la vanité, de l'amour-propre, cette si incurable maladie de l'homme : bien plus, leurs propres fautes racontées sans aucun montre d'humilité ; nul vestige de sentiment personnel. Ils arrivent au dénouement tragique de l'histoire du Sauveur. Les voilà en face du Calvaire. Soyez eux un moment, écrivez, que direz-vous ? Eux, rien que ce mot-là : Ils crucifièrent Jésus. *Ibi crucifixerunt Jesum.*"